

l'« idée », très vague au départ, qui l'a fait peindre ce tableau et pas un autre – et ce, quelle que soit la figuration, qu'elle soit figurative d'objets ou non. En tout ces sens, l'œuvre belle peut être considérée comme la réminiscence du giron transcendantal, par-delà le Bien et le Mal, puisqu'il n'y est question pour le soi que de se retrouver, en contact avec soi et avec l'autre, en et par écart comme rien d'espace et de temps, c'est-à-dire aussi par-delà tout point dans l'espace et tout présent dans le temps. En tout ces sens aussi, l'œuvre belle nous *dit* quelque chose de sa voix silencieuse, et ce quelque chose ne peut être exprimé dans aucune langue : c'est la pointe mystérieuse qui échappe à toute analyse, et qui est irréductiblement singulière.

*Hiver 2009/2010*

## APPENDICE II :

### Sur les deux versions de la transcendance absolue

Le « moment » du sublime laisse à l'écart de la transcendance absolue un noyau hyperdense d'affectivité qui constitue le proto-soi, et qui se fissure par un écart qui fait passer de la systole à la diastole. C'est très schématiquement que l'on peut comprendre de la sorte qu'il y a deux types d'écart : 1) L'écart par lequel le noyau clignote avec la transcendance absolue ; 2) l'écart qui fissure le noyau lui-même en la schématisation dans la diastole. Hors conscience, le premier donne lieu au sublime en fonction par lequel le noyau soi « assiste » *au* schématisme de la diastole qui lui « échappe ». Conduisant à la conscience, mais ne l'étant pas déjà proprement, le second, habité par le premier, fait que le soi-noyau assiste *le* schématisme, qui est schématisme de langage, attestant par là, mais indirectement, la nature schématique de la transcendance absolue en quelque sorte décalée de la sorte en transcendance physico-cosmique. Alors que le premier écart fait surgir la question in-finie du sens, le second la reprend dans l'économie schématique du sens se faisant. C'est ainsi que le schématisme de langage est constitué de *phantasiai* « perceptives » relayant des lambeaux de sens qui s'y articulent en se temporalisant en présence : le schématisme de langage se fait et le noyau du soi l'aide à se faire, de telle manière que l'habitation du schématisme par le noyau-soi, l'écart dans l'écart, est du même coup réflexivité du langage par rapport à lui-même *et* à son référent. Il faut rappeler que la *phantasia* « perceptive » comporte en elle-même une part figurable et une part infigurable constituée en partie par le soi-noyau, c'est-à-dire par l'affectivité qui y est condensée et dont la mobilité ou la poussée met le schématisme de langage en mouvement.

Tout bien pesé, ces deux types d'écart correspondent à deux types de temporalisation qui ne cessent de s'enchevêtrer inextricablement : 1) Le premier, dont l'un des pôles est l'affectivité hyperdense (et l'autre pôle la transcendance absolue), temporalise un passé et un futur transcendantaux *absolus* ;

2) le second, diastolique, mais intriqué dans le premier, temporalise un passé et un futur transcendantaux *schématiques* dont la part affective infigurale des *phantasiai* « perceptives » se concrétise en affections, modulations originaires de l'affectivité. Cela implique, en reprenant la conceptualité de nos *Méditations phénoménologiques*, qu'il y a, d'une part, un passé proto-ontologique (absolu) dans le passé transcendantal schématique, et donc, par lui, tout aussi bien, un futur proto-ontologique dans ce passé qui a dès lors toujours déjà eu un avenir ; et qu'il y a, d'autre part, un futur proto-ontologique (absolu) dans le futur transcendantal schématique, et donc, par là, tout aussi bien, un passé proto-ontologique dans ce futur qui, dès lors, aura toujours déjà un passé, quelque chose d'« accompli » – c'est ce que nous désignons d'habitude par les expressions « futur au passé » et « passé au futur », la temporalisation consistant en leur recroisement, par rapport à un passé proto-ontologique absolu au passé schématique et par rapport à un futur proto-ontologique absolu au futur schématique. Il y a donc temporalisation originnaire, par le jeu des deux types d'écart, des *horizons* schématiques eux-mêmes, donc plus proprement, par les jeux des affections comme écarts modulés dans l'écart schématique, où pointe, en clignotement, l'écart entre le soi-noyau et la transcendance absolue, c'est-à-dire l'affectivité par rapport à la fuite infinie de la transcendance absolue décalée dans la transcendance absolue physico-cosmique.

Autrement dit, c'est quand, et parce qu'il y a des affections (dans les *phantasiai* « perceptives ») que les schémas de langage ne coïncident pas avec eux-mêmes (contrairement au cas des idéalités), sont à la fois pro et retro-grédients, par rapport à un passé et un futur absolus, eux-mêmes « avant » toute naissance et « après » toute fin (*eschaton*), en fuite infinie par rapport aux affections, mais attestant par là, non pas la transcendance absolue correspondant au premier type d'écart, mais celle-ci « décalée » dans la transcendance absolue physico-cosmique. Cette dernière est donc aussi en fuite infinie, mais c'est celle de l'affectivité tout entière dans toute affection, à savoir, si l'on veut, la « vie » même, dont c'est l'éternité insituable du passé et du futur absolus qui « communique » avec la transcendance absolue pure et simple (la question, sans réponse possible, du sens). Ainsi peut se désigner le lieu d'articulation des deux versions de la transcendance absolue, par où il n'y a pas véritablement de sens se faisant sans modulation de l'affectivité en affections, où quelque chose d'irréductible de l'affectivité est *en perte*, depuis toujours et pour toujours, en sa transcendance, qui est physico-cosmique. L'affectivité comme telle est en ce sens la version physico-cosmique de l'infini, à l'œuvre dès la proto-temporalisation en passé et futur absolus, proto-ontologiques, mais habitant toujours déjà et toujours encore tout sens en train de se faire (concrétisant les *Wesen* sauvages en *phantasiai*).

Autrement dit encore, l'« avant » la naissance et l'« après » la mort constituent un passé et un futur cosmiques sans langage, étant entendu que ce qui les fait paraître ne peut être que le schématisme de langage. Seule la diastole différencie en effet le passé transcendantal proto-ontologique du futur transcendantal proto-ontologique qui viennent habiter la non coïncidence à soi du schématisme, et c'est cette « différence » (qui ne l'est que par le proto-ontologique, par la « vie » de l'affectivité) qui constitue le « monde » des phénomènes-de-monde, la proto-présence ou la phase de monde, elle-même en écart par rapport au sens et à sa question infinie. Dans toute temporalisation en langage, il y a pour ainsi dire aspiration infinie par le passé et le futur transcendantaux proto-ontologiques, comme si cette double aspiration tenait toute phase de présence en équilibre, à l'écart de son imploration dans l'instant cartésien, ou comme si elle tendait, de sa tension, le schématisme comme une chaîne ou comme une corde, par-delà les ruptures et les répliques du « moment » du sublime, dominant à celui-là l'illusion de la continuité. C'est aussi par la transcendance en fuite de l'affectivité dans toute affection que quelque chose comme l'*Einfühlung* est possible, et ce, dès l'interfactivité transcendantale, dès la réversibilité mutuelle des passages (de *Perzeption* à *Perzipiertes*) des *phantasiai* « perceptives », en quelque sorte par dessous leur figurabilité.

Par là se comprend peut-être que si la transcendance absolue est en fuite infinie, mais pas le *noyau* hyperdense d'affectivité, le proto-soi ou le noyau soi qu'elle laisse à son destin, l'entrée de ce noyau dans la diastole ne peut s'y concrétiser (pour une part) par ses affections (modulations affectives) que si celles-ci, à leur tour, s'enlèvent de leur fond obscur, c'est-à-dire de l'affectivité *comme telle* qui relève, de son côté, en sa fuite infinie, de la transcendance absolue physico-cosmique – étant entendu que le caractère schématique (hors langage) de cette dernière ne peut être attesté qu'indirectement, par des arguments architectoniques, à savoir par le schématisme de langage et par le fait que le sens ne peut pas l'être que de lui-même. Nous disposons donc à présent d'un autre accès, à vrai dire complémentaire du premier, à la transcendance absolue physico-cosmique. Accès double, par la nosologie d'un définitivement perdu, et par l'eschatologie d'un irréductible au-delà, qu'il y a dans toute modulation affective temporalisée en présence de langage, plus primitivement que dans tout présent de l'affect. Et là encore, il n'y a que la poésie et la musique, ou même les arts en général, pour le dire.